

Joséphine Van Glabeke *Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis*

Café central

Écriture blanche imprimée sur une tente en toile rouge vif. Sans oublier l'indication « Beirut », en exergue, histoire de ne pas oublier où l'on se trouve. Recroquevillé au coin d'un espace urbain sans âme, le « Café Central Beirut », avec ses lettres suspendues en hauteur sur une tonnelle impeccable qui ne protège rien d'autre que le sol carrelé, semble appartenir à un passé lointain.

Café Central Beirut, comme une épitaphe à la mémoire d'une histoire enterrée.

Café Central Beirut. Quand on observe attentivement la devanture du commerce, on pourrait effectivement se dire qu'il s'agit bien là d'un café, puisqu'on nous le dit, puisque c'est écrit. Mais lorsqu'on s'y attarde, le commerce n'a plus rien d'un café, et encore moins d'un commerce.

Il fut un temps où peut-être ces lettres trônaient sur la place, peut-être ce café était un point de rencontre connu de tous, peut-être les gens se disputaient même les places assises en terrasse.

Mais aujourd'hui les places assises sont vides. Les places assises ont été rangées, elles n'existent plus. Le sol a été balayé, comme pour oublier.

Aujourd'hui plus personne ne prête attention au nom « Café Central Beirut ».

Autour, d'autres écrits sauvages fraîchement tagués sur les murs environnants, ont pris la place du souvenir, et plus personne ne se donne rendez-vous sur cette place, devenue lieu de passage pour les errants.

Ici fut Café central Beirut.

Mais central de quoi ? Parle-t-on du centre de cette place ? Pourtant, le café se trouve bien au coin de la place, et non au centre. Donc ce ne peut être le café du centre de la place.

Maintenant, si l'on représente cette place sur une carte de Beyrouth, ce café pourrait se situer au centre de la ville.

Mais ce n'est pas le cas.

On aurait aussi pu l'appeler Café du Centre. Mais alors c'est la même question : au centre de quoi ?

La place est vide. Est-elle dans ce cas, le centre du vide ? Quand je dis vide, c'est parce que, comme je l'observe, cette place est bien vide d'âme, de mouvement, d'existence. Mais alors cela voudrait dire que cette place n'existe pas. Et encore moins le Café Central.

Or, je suis moi-même au milieu de la place et je le vois, ce café, je la vois cette place. J'y suis physiquement, d'ailleurs, sur cette place, puisque je la décris. Et plus je la décris, plus je lui donne vie. Plus j'observe cet espace, de haut en bas, d'un coin à un autre, ses détails, ses traces, ses reliefs, et plus cette place prend vie. Et les graffitis aux murs, à la peinture encore fraîche, sont plus une preuve de son existence que d'aphorismes ou de revendications politiques.

Café Central Beirut

Je ne fais pas qu'observer, j'écoute aussi. Et je peux vous dire que cette place est bel et bien vivante. D'où je suis, je perçois plusieurs couches de sons, de bruits, de chants, de cris. Des chants qui se répètent, des bruits qui grondent, des voix qui colèrent. Oui, cette place existe. Si je ferme les yeux, je dirais même que j'entends son pouls.

A l'extérieur, autour de cette place gravite une masse humaine, des centaines et des milliers et des centaines de milliers d'errants dont les cris viennent à moi par les artères qui communiquent avec cette place oubliée. Je suis dans le cœur de la colère, au centre de l'espoir.

De cet ensemble sonore aux variations unifiées, une voix se détache et se rapproche doucement. Accompagnant cette voix grave, des cliquetis rythment sa balade.

C'est un homme, un vendeur de rue. Il annonce sa présence par l'entrechoc de tasses de café. Il chante. Il chante son café. Il s'approche de moi, me montre ses deux énormes cafetières argentées comme une proposition.

Instinctivement, j'accepte. On ne refuse pas un café.

Au milieu de la place, l'homme me sert mon café, puis s'en va, poursuivant son errance. Je reste d'abord là, immobile. La tasse me brûle les doigts. Je me dirige alors vers l'angle de la place. Je m'assieds sur le rebord du trottoir, et pose mon café à mes pieds.

Mon téléphone sonne. Je décroche. Mon amie me demande où je suis. A mon amie, je lui réponds : je prends un café, au Café Central Beirut.

NOTICE BIOGRAPHIQUE | Joséphine Van Glabeke termine actuellement ses études en Master cinéma à l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis.